

M. Maréchal court à pied à Évreux et informe son ami du dépôt confié à sa maison.

La ville fermentait au bruit successif des événements de Paris. le passage par Évreux était impossible. M. Maréchal et son ami s'informent des moyens de l'éviter en tournant le mur, ils rejoignent la famille royale dans sa retraite.

Le fermier instruit par son maître du rang et du malheur des hôtes qu'il a reçus se dévoue avec ardeur à leur salut. il connaît les chemins détournés; il attèle ses chevaux à la voiture; il conduit lui-même le roi.

Un homme sûr conduit la reine par une autre route. on part à sept heures, on marche toute la nuit, avant le jour le roi et la reine arrivent chacun de leur côté sur le cap d'Honfleur, et s'abritent sans avoir éveillé aucune attention dans la maison de M. de Perthuis. Cette maison noyée dans les arbres est bâtie sur une élévation à une demi-heure de marche de la ville.

IV.

C'était le 26 février. le maître de la maison ne l'habitait pas. un jardinier intelligent et sûr était instruit d'avance du mystère qu'il allait protéger. Cet homme avait inspiré à sa femme et à ses enfants la discrétion et le dévouement sur lesquels repose tout le plan de la sûreté et de l'évasion du roi

et de la reine. nul ne se doutait dans la contrée que cette maison déserte renfermât ceux qui étaient deux jours avant les souverains de la France et les hôtes de tant de palais. on avait soin de tenir les volets fermés. la fumée même des cheminées ne s'élevait que pendant la nuit. ce confinement dura neuf jours. ces neuf jours étaient employés par le général Rumigny, par le général Dumas et par quelques affidés à procurer au roi des moyens sûrs d'embarquement pour l'Angleterre. ce prince et ses amis ignoraient que le gouvernement avait autorisé Lamartine à leur procurer lui-même avec les égards et les prudences dus au péril et à l'infortune ces moyens de fuite.

Le roi craignant d'être reconnu et arrêté au Havre s'il s'y rendait pour y prendre le paquebot d'Angleterre, alla de nuit à pied à Trouville. Un négociant de Trouville M. Gueltier lui donna asile pendant deux jours. d'après le conseil de son hôte le roi se décida à fréter un bateau pêcheur du port de Trouville pour se faire conduire en mer à un paquebot anglais. le premier patron auquel il s'adressa soupçonne, marchande, et veut faire payer exorbitamment son service. on le congédie. un autre soupçonne aussi qu'il s'agit de sauver des fugitifs, il offre gratuitement sa barque par générosité. on accepte son dévouement. mais le premier, jaloux et honteux, informé du départ projeté de son cama-

rade, divulgue le mystère et le dénonce. le roi instruit des rumeurs qui circulent dans la ville redoute des recherches domiciliaires auxquelles ces rumeurs vont donner lieu. il change d'asile et revient enfin la nuit par des chemins boueux, sous la pluie, découragé, harassé et se croyant poursuivi dans la maison du jardinier où l'attendait la reine. la côte semblait se fermer devant eux. l'enthousiasme pour la République, quoique inoffensif et généreux, semblait donner au pays tout entier l'apparence de la haine contre la royauté.

Un jeune officier de marine résidant au Havre qui n'était point dans la confiance du séjour du roi aux environs, mais qui soupçonnait par des demi-révélation que la famille royale cherchait en vain des moyens d'évasion, prit sur lui de demander au capitaine Pol de la marine anglaise, s'il consentirait à prendre le roi en pleine mer à son bord dans le cas où ce prince irait aborder son paquebot dans une barque pêcheur. le capitaine Pol répondit que ses ordres s'y opposaient. mais arrivé à Southampton il se hâte d'avertir confidentiellement l'amirauté des ouvertures qui lui ont été faites et du service qu'un paquebot croisant sur les côtes de France peut rendre au roi. lord Palmerston expédie à l'instant des ordres dans cet esprit aux consuls anglais sur nos côtes du Nord.

Le jeune officier averti à son tour par le consul

d'Angleterre au Havre, parvient à découvrir l'asile du prince fugitif. il lui amène le vice-consul. on convient que le roi s'embarquera au Havre sur un des navires qui transportent de la côte de France à la côte d'Angleterre des bestiaux et des vivres.

Cinq jours entiers un vent contraire, une mer terrible, s'opposent au départ de ces bâtiments. le roi dévorant les heures se ronge d'impatience et d'inquiétude. il va, et revient plusieurs fois à travers champs et par les tempêtes de la nuit de sa retraite au port du Havre et du Havre à sa retraite. enfin il s'arrête au parti plus dangereux que tout autre de s'embarquer non loin de Rouen. à bord du paquebot qui va de Rouen au Havre. ce bâtiment qui arrive au Havre la nuit, lui donnera plus de chances de traverser cette ville sans être signalé et de passer immédiatement comme un voyageur venant de Paris de ce bâtiment de la Seine sur le bâtiment de mer qui prend ses passagers pour les transporter immédiatement en Angleterre.

Le roi se déguise. il prend les noms de *Théodore Lebrun*. le maire favorise de quelque connivence pieuse cet embarquement. le vice-consul anglais donne le bras à la reine. les deux vieillards reconnaissent en montant sur le pont le même bâtiment qu'ils ont frété un an avant pour leur promenade en mer pendant leur séjour de plaisir et de fête au château d'Eu.

Quelques-uns des mêmes matelots font encore partie de l'équipage. celui qui est chargé de faire la revue des voyageurs pour leur demander le prix des passages tient une lanterne dont la lumière se réverbère par hasard sur le visage du roi. il reconnaît à cet éclair le prince qu'un autre regard que le sien peut trahir. il se hâte de détourner sa lanterne en faisant un signe de respectueuse discrétion à son ancien maître.

Le bruit se répand de confiance en confiance parmi l'équipage que le bâtiment porte les fugitifs d'Eu. pas un de ces matelots n'a la pensée de servir la République par une lâche trahison de la vieillesse et du malheur. ils feignent de ne rien voir et veillent sur tout. seulement quand le bâtiment est amarré au quai du Havre ils se rangent sans affectation sur le passage des voyageurs. ils découvrent leur front en s'inclinant avec un silencieux respect : « Que Dieu vous sauve, dirent-ils à demi-voix. » C'est ce qu'avait dit la République elle-même par la voix de son gouvernement pendant que les coups de feu éclataient encore et que le sang de Paris n'était pas lavé sous les pieds.

V.

Il n'y avait que la largeur d'un quai à franchir pour passer du paquebot de Rouen sur le paquebot de Southampton. le roi, la reine, précédés du général

Dumas et du général Rumigny le franchissent sans être observés et montent sur le bâtiment anglais. au moment où le roi mettait le pied sur l'échelle une femme s'approche une lanterne à la main et s'écrie : « C'est lui, c'est le roi ! » Un officier s'approche pour s'assurer sans doute par ses propres yeux de l'identité du prince : « Il est trop tard, dit le capitaine « du paquebot, » et il fait retirer l'échelle.

Cette circonstance impressionna vivement les serviteurs du roi, qui crurent que son salut avait tenu à cette minute et avait pu être compromis par ce cri de femme et par cette curiosité d'un soldat ; mais aucun ordre de s'opposer au départ du roi n'avait été donné par personne et les instructions les plus contraires à toute mesure contre sa sûreté et sa liberté étaient dans les mains de ces agents.

Le navire partit. il porta pendant une nuit de rafales et par une mer terrible le roi à Southampton où l'attendait l'hospitalité de son gendre le roi des Belges dans leur château royal de Claremont.

VI.

D'autres vicissitudes résultat de la même erreur sur les intentions du gouvernement et sur la magnanimité du peuple avaient pendant quelques jours signalé la fuite de la duchesse d'Orléans, de ses fils, du duc de Nemours, de ses enfants, et de la duchesse de Montpensier.

Nous avons vu que la duchesse d'Orléans obligée de s'évader de la salle de la Chambre des députés devant la seconde invasion du peuple s'était retirée avec le comte de Paris, MM. de Mornay, Scheffer, Lasteyrie, Courtais, Clément. Admirable de présence d'esprit et de courage, M. de Mornay avait protégé son départ et sa course de la Chambre des députés à l'hôtel des Invalides. la voiture qui conduisait la princesse avait échappé aux regards du peuple. le maréchal Molitor avait reçu la princesse, le comte de Paris, et le duc de Nemours dans ses appartements pendant quelques heures, mais le vieux soldat malade et troublé de la responsabilité des événements avait témoigné sur les dispositions des invalides des doutes, et sur la sécurité de cet asile des inquiétudes, qui avaient profondément découragé la confiance de la princesse et de ses amis.

Pendant que le maréchal faisait préparer un dîner pour ses hôtes et que des conseils d'amis se tenaient autour d'elle, la princesse qui avait sans cesse devant les yeux le souvenir de la captivité du Temple et l'image de son fils remis aux mains d'un autre Simon, avait résolu de ne pas prolonger d'une heure son séjour aux Invalides. elle partit, avant la fin du jour, avec son fils sous la garde de M. Anatole de Montesquiou pour le château de Ligny à quelques lieues de Paris.

M. Anatole de Montesquiou ancien aide-de-camp de l'empereur, puis attaché à la cour de la reine Amélie, était un de ces caractères qui n'ont du courtisan que les grâces, mais qui ont la bravoure des soldats, la chevalerie des poètes, le dévouement de l'honnête homme. la princesse protégée par M. de Montesquiou, informée heure par heure par ses amis de Paris de tout ce qui pouvait intéresser son cœur de mère, suspendre ou favoriser sa fuite, passa plusieurs jours cachée au château de Ligny. elle y était dévorée d'inquiétude sur le sort de son second fils le duc de Chartres.

Au moment où la princesse s'échappait de la Chambre des députés elle avait été séparée de ses enfants par le peuple qui inondait les salles, les escaliers et les couloirs. le duc de Chartres était tombé sous les pieds de la foule. les cris de sa mère le redemandaient en vain. les vagues du peuple étaient sourdes comme celles d'un océan.

Des députés et des employés de la Chambre lui avaient promis de rapporter bientôt son fils. ils l'avaient conjurée de ne pas se perdre elle-même ainsi que le comte de Paris en s'obstinant à rester dans un tumulte qui pouvait la menacer, l'étouffer, ou la retenir captive. en effet deux frères huissiers de l'Assemblée, nommés Lipmann, Alsaciens d'origine et dévoués à la princesse s'épuisaient d'efforts pour retrouver et sauver le jeune prince. pendant que

l'un d'eux nommé Jacob Lipmann ramasse le pauvre enfant, l'élève dans ses bras pour le faire respirer, et le soustrait au froissement de la multitude, l'autre soutient à l'entrée d'un corridor le poids de la foule qui menace de le renverser sous ses ondulations. l'huissier Lipmann emporte l'enfant dans son logement contigu au palais. il le couche, il le soigne, il avertit M. de Lespée questeur de l'Assemblée du dépôt que le hasard de la journée a remis dans ses mains.

A huit heures du soir M. de Lespée qui croyait la duchesse d'Orléans encore aux Invalides vient prendre chez M. Lipmann le duc de Chartres. M. Lipmann porte le prince vêtu comme un enfant du peuple dans ses bras. La duchesse était partie. M. de La Valette et M. d'Elchingen le confient aux soins de M. et madame de Mornay. il reste deux jours malade dans la maison d'une pauvre femme de la rue de l'Université à qui M. de Mornay l'avait confié pour le soustraire aux recherches. Rassurés par l'esprit du gouvernement, M. et madame de Mornay le reprirent chez eux, le comblèrent de soins, et le rapportèrent sauvé et guéri dans les bras de sa mère.

La princesse part du château de Ligny pour Versailles sous un déguisement. une voiture préparée par ses amis la conduit à Versailles. à Asnières elle prend le chemin de fer de Lille. elle passe la nuit

sans sommeil à veiller et à prier auprès du lit de ses enfants.

L'ombre de la révolution la poursuivait toujours. au seuil de la France elle tremblait encore d'y être retenue et de laisser à ses fils le sort des enfants de Marie-Antoinette. mais ce n'était plus la France sans justice et sans pitié, la France des prisons et des échafauds.

Le général Baudrand gouverneur du comte de Paris et conseiller de la princesse s'était fait porter quoique malade et incapable de mouvements à son poste au palais au moment de l'invasion du peuple. quand le peuple entra sur les pas de la duchesse qui venait de sortir, le général dit aux envahisseurs qu'ils étaient dans les appartements de la veuve du duc d'Orléans. A ces mots, ils s'étaient découverts. ils avaient respecté les appartements et placé d'eux-mêmes des sentinelles aux portes pour préserver les souvenirs de la mère et de la veuve. ils combattaient contre la royauté, ils s'inclinaient devant la nature.

La princesse avait des amis parmi les chefs qui commandaient à Lille. l'armée nombreuse qui formait la garnison de cette place de guerre pouvait être tentée par sa présence et enlevée à la République par son enthousiasme pour une femme et pour un enfant. elle eut pendant cette dernière nuit la pensée de se montrer aux troupes et de revendiquer le

trône pour son fils. Le crime de la guerre civile lui apparut entre le trône et cette pensée. elle recula, et repartit de Lille. elle gagna les rives du Rhin sous le nom de comtesse de Dreux. elle rejoignit sa mère à Ems. elle se réfugia dans les souvenirs tous purs de son bonheur passager en France, de son deuil, de sa disgrâce, de l'écroulement de sa destinée sous les fautes d'autrui, et dans sa résignation aux volontés de sa seconde patrie dans laquelle son nom n'inspira jamais aux hommes de tous les partis que l'admiration, l'attendrissement et le respect.

VII.

Le duc de Nemours sortit de France sans obstacle aussitôt que ses devoirs envers son père, sa belle-sœur et son neveu furent accomplis. il s'était montré plus digne de sa popularité dans l'infortune que dans la prospérité. intrépide, désintéressé, il n'avait marchandé ni sa vie ni ses droits à la régence pour sauver la couronne au fils de son frère. L'histoire lui doit la justice que l'opinion ne lui rendait pas.

Deux princesses avaient été séparées du roi et de la reine au moment du départ précipité des Tuileries. C'était la princesse Clémentine, épouse du duc de Saxe-Cobourg, et la duchesse de Montpensier, le duc de Montpensier en accompagnant

son père jusqu'aux voitures qui l'attendaient sur la place de la Concorde avait cru revenir sans obstacle aux Tuileries et veiller lui-même au salut de sa femme qu'une grossesse avancée retenait immobile depuis plusieurs jours dans ses appartements. la foule qui se précipitait de toutes les issues dans les jardins avait bientôt appris au prince que le retour était impossible. il avait confié en partant la princesse aux soins de quelques hommes de sa maison et à la sollicitude de M. Jules de Lasteyrie dont la loyauté, le nom, et la popularité, le rassuraient sur tout événement. il était monté précipitamment à cheval et avait suivi le roi à Saint-Cloud.

Au moment de l'invasion du château M. de Lasteyrie avait donné le bras à la princesse, il s'était perdu avec elle dans la foule trop confuse et trop tumultueuse en ce moment pour faire attention à une jeune femme traversant le jardin.

M. de Lasteyrie espérait arriver assez vite au pont Tournant pour faire partir la duchesse de Montpensier en sûreté avec la famille royale. au moment où il sortait des jardins, la voiture pleine et précipitamment refermée par M. Crémieux était partie au galop laissant la princesse Clémentine abandonnée, errante, et ne pouvant ni suivre ni revenir sur la place. heureusement elle aperçut M. de Lasteyrie et la duchesse de Montpensier sa